

Feuilleton du Pays du dimanche : un drame aux champs

Autor(en): **Barancy, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 95

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257101>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Un inventeur de profession

C'est un rare exemple d'énergie et de persévérance qui nous est donné par l'illustre inventeur américain Edison. Parti de rien, ce courageux yankee est arrivé au faite de la renommée. Dans toute la force du mot, c'est un homme fils de ses œuvres. En faut-il davantage pour un moment retenir notre attention ?

Edison est inventeur. C'est sa profession. Elle est peu commune, on l'avouera.

C'est très modestement — comme beaucoup de grands hommes de son pays — que l'inventeur Edison débuta dans la vie.

A quatorze ans, il n'était que simple colporteur de journaux.

Mais il avait quelque ambition, et c'est ainsi que l'idée surgit en lui de rédiger, de composer, d'imprimer et de vendre à lui seul un journal, dans un des wagons de l'express qui faisait le service entre Port-Huron et Détroit. Il eut bientôt 400 abonnés, et cette première tentative eût sans doute prospéré si un malencontreux flacon de phosphore n'eût mis un jour le feu au wagon et détruit tout le matériel indispensable à la fabrication du journal.

Du coup, le *Weekly Herald* cessa de paraître et son rédacteur chercha à employer ailleurs ses facultés.

A quinze ans, Edison travaillait comme ouvrier dans une usine envahie par les cancrelas. Il voulut se débarrasser des répugnants insectes. Pour cela, il construisit un petit appareil électrique qui les foudroyait instantanément.

Cette première trouvaille devait être suivie de bien d'autres d'ordre plus élevé.

L'étude approfondie de l'électricité et des phénomènes électriques allait conduire Edison à cette série de découvertes qui firent sa gloire et sa réputation.

C'est à lui que l'on doit la lampe à incandescence devenue aujourd'hui d'un usage courant. Pour cette seule invention, il prit successivement 179 brevets. Il faut dire que prendre un brevet en Amérique n'est pas chose aussi aisée qu'en France.

Le brevet n'est accordé à ceux qui en font la demande qu'après une étude approfondie.

Edison lui-même, sur 1,100 brevets qu'il a sollicités, s'en est vu refuser 400.

* * *

On sait en quoi consiste une lampe électrique à incandescence. Dans une ampoule de verre où l'on a fait le vide, on introduit un fil de bambou carbonisé, à travers lequel on fait passer un courant. Sous l'influence du courant, le fil s'échauffe et brille. Mais il fallait trouver le fil qui pût devenir incandescent sans se consumer.

Les recherches en furent longues.

Enfin, Edison essaya des filaments d'une sorte de bambou originaire de Chine. Il les carbonisa d'abord et put ainsi obtenir les résultats que l'on sait.

* * *

La création du phonographe vint ajouter pour sa part à la renommée d'Edison. C'est à Edison, en effet, que nous devons la première machine parlante, d'abord incomplète, mais si perfectionnée depuis, que dans certains bureaux on emploie des phonographes pour enregistrer des rapports ou des dictées de correspondances, rapports et dic-

tées qu'ils répéteront ensuite fidèlement à la dactylographe chargée de les transcrire. C'est un usage pratique du phonographe qui n'est pas très répandu pour le moment et qui, vraisemblablement, n'existe qu'en Amérique.

Edison, qui ne cesse de travailler son invention, y apporte lui-même chaque jour de nouveaux perfectionnements. Il espère pouvoir un jour nous donner la reproduction exacte des sons, du timbre de voix particulier à chacun de nous.

En attendant, il possède dans une des constructions de son immense laboratoire une salle d'auditions spéciale où, très souvent, un orchestre complet, des musiciens de toutes sortes : pianistes, violonistes, pistons, etc.... exécutent des morceaux dont l'inventeur vérifie minutieusement l'enregistrement dans des phonographes de divers modèles.

Sait-on comment Edison découvrit le principe de la machine parlante ?

C'est en faisant des recherches sur son télégraphe Duplex. Il remarqua, au cours de ses expériences, qu'un stylet appuyant sur une bande métallique couverte de reliefs émettait au passage de chacun de ses reliefs un son différent. On voit le reste.

* * *

Pour simples que soient les principes des inventions d'Edison, ils n'exigèrent pas moins de patientes recherches et un labeur intense pour les mettre en valeur.

Le métier d'inventeur, en effet, ne va point sans mal. Il est arrivé à Edison de rester parfois cinq jours et cinq nuits dans un cabinet de travail sans se reposer un seul instant. Il ne dormait pas et

pendant Marinette ne désespérait pas encore ; les jours sont longs en juin et, sans doute, le bonhomme avait-il préféré attendre la fraîcheur du crépuscule.

Sa chaise appuyée contre le mur où grimpaient des tiges de glycines, la jeune fille patienta encore et, les yeux fixés au hasard sur la verdure pâle des sureaux qui croissaient contre la maisonnette en face, ses idées rassérénées prirent un autre cours et s'arrêtèrent près de Firmin, le fiancé de son cœur et de ses rêves

IV

Oh ! mon Dieu ! que se passe-t-il dans le village ? Quelles sont ces allées et venues ? Pourquoi ces airs effarés sur les visages ordinairement si placides des paysans ?

Marinette en est subitement bouleversée et son cœur bat à coups précipités comme à l'approche d'un malheur.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 3

Un drame aux champs

par Jean Barancy.

Quelques minutes seulement avant l'arrivée de la voiture, elle plia son ouvrage, souhaita le bonsoir à la paysanne et s'en fut à la rencontre de la diligence ; mais la lourde voiture ne s'arrêta pas sur la place, elle continua droit son chemin sans même ralentir l'allure de ses chevaux, et Marinette déçue, la regarda disparaître là-bas, dans un flot de poussière que le soleil argentait, suivie par des gamins et par des chiens.

Son grand-père l'avait sans doute manquée et reviendrait à pied. Ça la contraria. Bien qu'il fut encore solide, elle n'aimait pas

lui voir entreprendre de si longues courses et puis... faut-il le dire ? Il faisait très chaud et, sur la route de Majolles à Monclair deux cabarets balançaient au vent, au-dessus de leurs portes, leurs grandes touffes de genévrier.

Depuis quelque temps elle les redoutait plus que tout au monde, ces cabarets qui tentaient le vieux. Un coup de ribotte ne tue pas, il le disait lui-même, mais à la fin cependant... Et s'il allait s'attarder ? Comment ferait-il pour revenir chez lui ?

Elle eut, un instant, la tentation d'aller au devant de lui ; puis elle se ravisa. Il pouvait avoir pris par la sapinière qui raccourcissait le chemin et ils ne se rencontreraient pas. Elle rentra donc chez elle, prit une chaise et s'assit sur le seuil de la porte.

Sept heures, huit heures sonnèrent à l'église, traversant l'air de leurs vibrations sonores, et le sabotier n'était pas rentré. Ce-

prenait même ses repas debout. L'inventeur avoue, d'ailleurs, qu'il eût pu, s'il l'eût fallu, tenir deux jours encore sans sommeil. Ce qui est non moins remarquable, c'est que l'inventeur Edison a trouvé le moyen de grouper autour de lui un certain nombre de collaborateurs qui partagent ses travaux et restent avec lui des jours et des nuits occupés à des recherches minutieuses et compliquées.

On conçoit qu'il leur faut une rude énergie physique et morale pour supporter un pareil labeur.

Le laboratoire d'Edison renferme, non seulement des salles d'expérience de toute nature, mais encore une bibliothèque de plus de 60,000 volumes, où l'inventeur rassemble journellement les publications scientifiques du monde entier.

C'est tout auprès de sa bibliothèque, en un petit réduit renfermant seulement une table et une chaise qu'Edison prend ses repas.

Sa femme les lui envoie tous les jours, de sa maison d'habitation, en un petit panier.

Il y a dans le laboratoire une salle assez curieuse, puisque, dans toute sa construction, il n'est pas entré un atome de fer. Le fer y a été remplacé par le cuivre, afin de soustraire les expériences de l'inventeur à toute influence magnétique. Malheureusement, cette salle était à peine achevée qu'un tramway électrique fut installé sous ses fenêtres et rendit inutiles les précautions si ingénieusement prises.

Dans les appartements déjà si intéressants de l'inventeur Edison, il y a des salles d'un genre assez particulier. Celle-ci, par exemple : la salle du contentieux, dans laquelle de nombreux employés, sous la direction d'un avocat, s'occupent à classer les pièces relatives aux multiples procès qu'Edison engage contre les contrefacteurs.

Cette autre où l'on voit une machine capable de construire un phonographe complet en une seule opération.

Avions-nous tort de dire au début de cette courte notice que la vie d'Edison était une vie d'incessante activité, d'admirable énergie et, à ce double titre, digne de nous intéresser et de retenir, avantagement pour nous, notre attention ?

Des groupes se forment ou chachote mystérieusement et des laborieux atardés qui rentrent au logis s'arrêtent et questionnent :

- Qu'y a-t-il ?
- A quel endroit ?
- Est-ce possible !

Des exclamations retentissent, des gestes terrifiés ponctuent les exclamations.

Marinette n'entend que ces fragments de phrase ; elle ne comprend pas ce que cela signifie et, cependant est troublée à ne plus pouvoir respirer. Alors elle se lève pour s'approcher d'un groupe et questionner, elle aussi, comme les nouveaux venus ; mais elle n'a plus la force de marcher, pas même de se tenir debout et tombe comme une masse après avoir fait quelques pas.

La pauvre enfant ne s'est pas trompée, elle a bien entendu : le vieux sabotier, le père Damien a été assassiné !

Moins d'une demi heure après tout Monclair était sans dessus-dessous.

L'horrible nouvelle courait les rues, frap-

Un Romain !

(Suite et fin.)

Maintenant, il est debout sur l'étroite passerelle qui entoure la grosse lanterne du phare comme un balcon.

Comment est-il venu-là ? Pourquoi tous ces vaisseaux couvrant la mer immense ? Pourquoi cette canonnade étourdissante, cette épaisse fumée enveloppant toute l'escadre ? Le père Flampart ne comprend pas très bien ce qu'il voit ; mais, ce qu'il sait, c'est que son fils est là !...

Et, sa lorgnette à la main, il le cherche sur tous ces bâtiments.

Imposants cuirassés, fringants avisos, majestueuses frégates, légers torpilleurs glissant entre deux eaux comme des couleuvres dans l'herbe d'un pré, se mêlent, se confondent, se rapprochent, se frôlent, virent de bord, et, malgré les gros nuages s'élevant à chaque bordée et les éclats de la mitraille, le vieux distingue les moindres détails, ne perd pas un commandement.

Mais où donc est le petit ? Il cherche, cherche !...

Soudain, la lunette tremble dans sa main... son regard s'arrête sur deux matelots, debout près de leur pièce, à bord d'un petit croiseur des plus acharnés à l'attaque : tous deux ont même âge, même tournure, et il sent, il devine que l'un est son fils.

— Pierrot ! mon petit Pierrot ! bégaie-t-il comme si l'on pouvait l'entendre.

Son cœur se gonfle, ses verres se bronillent, il est obligé de les essuyer. Qu'il a l'air crâne son Pierrot ! quelle promptitude à la manœuvre ! quelle attention au commandement ! L'œil fixé sur son officier, il attend...

Ce dernier jette un ordre bref en désignant le *Suffren*, battant pavillon amiral. Pierre pointe longuement, on approche la mèche...

— Ah ! l'amiral en tient cette fois ! s'écrie le père en applaudissant.

Le nuage se dissipe...

Les matelot courent, effarés, de-ci, de-là...

Les officiers eux-mêmes s'empressent... Dieu !

La pièce vient d'éclater, blessant ses servants, et l'un d'eux git sur le pont, les jambes brisées.

Le vieux pousse un rugissement :

— Pierrot... Pierrot !

paît aux portes, jetai l'épouvante dans les maisons.

Un petit garçon qui revenait de Majolles avait trouvé le malheureux sabotier gisant dans un fossé, la tête ensanglantée.

— On lui a coupé la tête en deux ! disait-il.

On n'en savait pas encore davantage, mais l'alarme était donnée, l'autorité prévenue et, tout à l'heure, on aurait de plus amples renseignements.

Le maire, le garde-champêtre et tous les gens du village, sauf quelques femmes qui restèrent pour coucher, soigner et consoler Marinette, se rendirent en troupe sur le lieu du crime tandis que Gaspard Dillot, un fermier de par là, sellait promptement son cheval et partait à la recherche du médecin appelé dans un hameau voisin. Coûte que coûte il le ramènerait. Qui sait ? Peut-être restait-il un souffle de vie dans la poitrine de Damien.

Maintenant la nuit arrivait calme, reposée, toute bleue, et dans l'air attiédi, des

Le major s'agenouille près du marin dont la tête livide retombe lourdement en arrière ; il appuie l'oreille contre sa poitrine :

Le père, haletant, semble écouter les battements.

Le médecin se relève avec un geste de découragement...

— Mort !

Ce mot jaillit terrible des lèvres du père, terrible, si terrible, qu'il se réveille pour entendre une voix jeune et fraîche interroger gaiement :

— Avez-vous bien dormi, père ?

Tandis que deux bras robustes se nouent à son cou et que deux gros baisers claquent sur ses joues.

Son fils est là, près de lui.

Les manœuvres, la canonnade, la catastrophe, tout cela n'est qu'un rêve, un hideux cauchemar causé par l'article de ce maudit journal : *Terrible accident à Toulon*.

Et, ivre de joie après l'atroce angoisse, riant, pleurant à la fois, sans souci de la discipline ni du sourire malicieux de dame Flampart, le vieux attire son garçon dans ses bras, l'embrasse à l'étouffer, en répétant :

— Mon pauvre petit ! tu n'es donc pas mort !

Et c'est tout le discours du... *Romain*.

Arthur DOURLIAC.

La statistique des pluies

Les pluies diluviennes qui ont causé de terribles inondations dans plusieurs régions de la France rendent d'actualité la statistique des météorologistes.

A la suite de leurs observations, ils ont catalogué les villes de France où il pleut le moins et le plus souvent. Les moyennes s'établissent dans cet ordre décroissant :

Bordeaux, 205 jours de pluie dans l'année ; Arras, 185 ; Quimper, 184 ; Lille 181 ; Clermont-Ferrand, 169 ; Saint-Brieuc, 166 ; Paris, 160 ; Besançon, 159 ; Versailles, 158 ; Orléans, 156 ; Amiens, 155 ; Tours et Nantes, 150 ; Rouen, 149 ; Vesoul et Bourges, 145 ; Caen, 144 ; Angers, 143 ; Chambéry, 142 ; Aurillac, 135 ; Troyes, 130 ; Moulins, 129 ; Angoulême, 128 ; Dijon, 125 ; Pau, 124 ; Annecy, 121 ; Evreux, 120 ; Mâcon, 118 ; Limoges, 114 ; Melun, 111 ; Grenoble, 97 ; Montpellier, 78 ; Marseille, 72 ; Nice,

sphinx voltigeaient et bourdonnaient. Des étoiles étincelaient au ciel, des vers luisants brillaient dans les franges soyeuses de l'herbe et, sous les rayons de la lune, la route, les chaumines éparpillées çà et là, les arbres et les fleurs endormies semblaient enveloppés d'un voile d'opale.

La poésie, le charme de cette heure alanguie, toute de douceur, contrastaient singulièrement avec l'exaltation des paysans qui marchaient vite, faisaient de grands gestes et parlaient bruyamment, effarouchant merles, pinsons et fauvettes dans leurs nids.

Tout-à-coup ils se turent et s'arrêtèrent.

L'enfant qui les conduisait désignait le cadavre étendu dans le fossé.

Un cri d'horreur s'échappa de toutes les poitrines, les têtes se découvrirent, et devant ce corps inerte, couvert de sang et de boue, monsieur le maire se met en devoir de verbaliser en attendant l'arrivée du fermier Gaspard Dillot et du médecin.

(A suivre.)